

Revue d'histoire
des chemins de fer

Revue d'histoire des chemins de fer

44 | 2013

Parler de soi, écrire sa vie au travail

Parler de soi, écrire sa vie au travail : le « moment » de la grève tout au long du journal d'un cheminot

*Self talking, writing one's life at work: the strike « moment », along a
railwayman diary*

Nicolas Fasseur et Delphine Leroy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhcf/1629>

DOI : 10.4000/rhcf.1629

Éditeur

Association pour l'histoire des chemins de fer

Édition imprimée

Date de publication : 10 février 2013

ISSN : 0996-9403

Référence électronique

Nicolas Fasseur et Delphine Leroy, « Parler de soi, écrire sa vie au travail : le « moment » de la grève tout au long du journal d'un cheminot », *Revue d'histoire des chemins de fer* [En ligne], 44 | 2013, mis en ligne le 13 novembre 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhcf/1629> ; DOI : 10.4000/rhcf.1629

Tous droits réservés

Parler de soi, écrire sa vie au travail : le « moment » de la grève tout au long du journal d'un cheminot

*Suivi de Vers un métissage doux et complexe
(entretien avec Christian Verrier)*



À partir de l'ouvrage de Christian Verrier, *Poser le sac. Journal de grève, 1995*, on souhaite ici mettre en lumière un moment important dans l'ordinaire du travail des cheminots : le moment de la grève. Cette narration – au fil de l'actualité d'un conducteur de train engagé dans le mouvement social – pose de l'intérieur, en toute subjectivité, les multiples facettes de cette situation complexe au travail. Nous assisterons à de multiples reconfigurations identitaires à la fois individuelles, collectives (la SNCF), mais aussi plus larges, portant sur l'ensemble de la société.

Reconfiguration individuelle d'abord, dans l'acte même d'écriture du journal qui, « génétiquement » (en référence à Catherine Viollet¹), est un travail de double approche « entre la vie d'un auteur et la vie du texte qui se propose d'en organiser le récit ».

Une reconfiguration qui est ensuite collective, par la grève, moment clé de culture du travail, les rôles et fonctions de chacun se redéfinissant en termes d'adhésion, de lutte ou au contraire d'opposition et de résignation.

1- Catherine VIOLLET, Marie-Françoise LEMONNIER-DELPY, « Les écritures autobiographiques aujourd'hui » in Françoise SIMONET-TENANT (dir.), *Le Propre de l'écriture de soi*, Paris, Téraèdre, 2007, p. 31-42.

Chacun est sommé de s'interroger sur le bien fondé de ses choix, de la volonté de convaincre, des moyens pour y parvenir. Une nouvelle communauté s'élabore, certains collègues se rapprochent et d'autres s'opposent dans une forme différente du travail ordinaire.

Enfin, reconfiguration sociale : les acteurs de ce mouvement ne sont pas uniquement issus des chemins de fer. Ainsi les salariés de la Poste, ceux de l'Éducation nationale et de l'Enseignement supérieur apparaissent comme des personnages importants du récit. Car si l'effet de paralysie a été surtout ressenti par le blocage des transports, c'est une grève massive de la fonction publique, des services publics et du secteur privé qui a résulté du mécontentement général, prenant au dépourvu les formes ordinaires de lutte, devançant les organisations syndicales et générant une contestation large, à visée interprofessionnelle. À ce titre, les effets de ce mouvement sont plébiscités comme étant diffus sur l'ensemble de la société. Par exemple, le journal évoque des non grévistes – pouvant être considérés comme la majorité silencieuse – qui appuient ou soutiennent économiquement les secteurs impliqués dans la contestation. Certains soutiennent que « mobilisé, de façon massive, dans l'action collective, un nouveau rapport de l'individu au collectif [qui] a inversé les modes traditionnels de mobilisation et d'élaboration » a émergé dans ce mouvement². Nous abordons ici brièvement sept points en partant cette fois de la focale la plus large :

- Histoire et petite histoire : histoire et mémoire
- Acteurs sociaux du récit, personnages de la grève
- La grève : une expression du travail
- « Poser le sac » : un analyseur du mouvement social ?
- « Ruptures et rituels de la grève » ou la création d'un autre quotidien
- Le sujet dans le récit : la double inscription de Christian Verrier, une situation migratoire qui favorise l'écriture du journal
- Écriture et lectorat.

2- Alain Bertho écrit ainsi : « Le mouvement gréviste de novembre-décembre 1995 n'est pas qu'un mouvement social. Il apparaît comme un jalon historique majeur de la crise contemporaine de la politique et un jalon possible de sa refondation. Ce mouvement porte une émergence populaire de la politique comme polémique sociale et normativité collective, qui déborde l'espace public institutionnel et contribue à le redéfinir, invalidant dans le même temps des pratiques et des stratégies qui s'y étaient enfermées depuis de nombreuses années, notamment à gauche, de la social-démocratie à la galaxie éclatée de la gauche alternative [...] Autour des notions de solidarité publique et d'intérêt général, il recentre la polémique sociale sur une opposition entre des logiques de classe : l'homme contre l'argent, la valeur d'usage contre la valeur d'échange. C'est la question de l'utilité sociale des activités individuelles qui est posée. » Voir Alain BERTHO, « La grève dans tous ses états », *Multitudes Web*, janvier 1996, consultable en ligne (novembre 2012) à l'adresse : <http://multitudes.samizdat.net/La-greve-dans-tous-ses-etats>

Histoire et petite histoire : mémoire et histoire

Peut-on comprendre un mouvement social uniquement en le scrutant de l'intérieur, notamment à travers un journal de grève ? Quelle est la valeur d'un témoignage racontant un événement qui, semble-t-il, dépasse le témoin ? Plus largement, c'est poser la question de la validité d'un témoignage ou d'une mémoire dans l'élaboration de l'Histoire et, plus précisément, du rapport entre la mémoire et l'histoire.

Reprenons les propos d'Henry Rousso³ lorsqu'il se prononce sur la question du rapport entre histoire et mémoire. L'histoire peut se définir par : « il était une fois... » et la mémoire par : « je me souviens... ». « Il était une fois » se conjugue au passé, l'action est finie, le « il » indique une mise à distance par rapport à cette action. Le terme « une fois » pointe le temps fondateur, l'événement situant un avant et un après. Tandis que, pour la mémoire, « je me souviens » se conjugue au présent et ne considère aucune action ni événement particulier. Le « je » indique l'implication du sujet dans le passé et, de plus, celle-ci est réflexive par le terme « me ». L'histoire est donc la mise à distance d'un objet du passé alors que la mémoire est l'implication réflexive et actuelle d'un sujet se remémorant une expérience vécue. Ce journal est entièrement conjugué au présent, objet de mémoire, il nous raconte la mise en scène, dans le sens bakhtinien, de différents acteurs en pleine création d'un événement. Cela pose alors une autre question : sommes-nous des sujets producteurs de l'Histoire ou l'Histoire est-elle productrice de sujets ?

Acteurs sociaux du récit, personnages de la grève

L'un des intérêts majeurs pour le lecteur ordinaire, non spécialiste en sociologie du travail et en histoire des mouvements sociaux, est cette galerie de portraits qui animent le mouvement et pimentent le récit. Ainsi apparaissent des grévistes d'autres catégories (Poste, RATP, instituteurs, universités...), des non-grévistes et leurs relations plus ou moins conflictuelles avec les grévistes ou encore la direction.

Il est pour nous hors de question que cette rame quitte la gare du Nord, et plusieurs grévistes se dirigent immédiatement vers la tête du train pour interdire toute mise en marche, déclenchant au passage les signaux d'alarme de chaque voiture. Parvenus à hauteur de la cabine de conduite, ils trouvent des chefs de traction du dépôt, et la querelle est assez violente. Quant à nous qui sommes restés avec la direction, nous continuons de contro-
verser :

3- Henry ROUSSO, « La guerre d'Algérie dans la mémoire des français », conférence devant l'Université de tous les savoirs, Paris, 21 avril 2002.

ce n'est pas le moment d'augmenter la tension, pourquoi la direction fait-elle de la provocation en voulant faire circuler un train de banlieue ? Pour le cas où elle persisterait dans sa volonté de faire partir cette rame, nous menaçons d'occuper le poste 1. [...] Quelqu'un fait remarquer au directeur que son comportement frôle l'irresponsabilité, plutôt que d'envenimer le conflit il serait plus inspiré de se féliciter qu'il n'y ait pas eu d'incident jusqu'à maintenant. On lui demande d'être un vrai dirigeant, de prendre de vraies responsabilités. Puisque visiblement aucune gare parisienne ne tente de faire circuler des trains actuellement, pour quelle raison est-ce seulement en gare du Nord que cela se produit ? Même s'il y a quelques rares non-grévistes, pourquoi insister à ce point⁴ ?

Et puis il y a les rencontres improbables et presque miraculeuses avec d'autres personnes que ce moment « hors norme » permet : Gérard, dit le lutteur social, qui est de toutes les manifestations, des retraités qui font grève par procuration et viennent le dire, ou encore les dons des salariés du secteur privé qui soutiennent à leur manière le mouvement.

Vers le milieu du parcours je rencontre Gérard qui défile avec Catherine et sa fille Barbara. Gérard, qui pas plus que sa famille n'est cheminot, est un lutteur social à toute épreuve, en qui on peut placer une entière confiance. Nous avons fait sa connaissance en 1986, où, bien qu'extérieur à la grève, il nous avait épaulés d'une collaboration sans faille, présent presque chaque jour à nos côtés avec le comité de soutien qu'il avait constitué. Le combat social a toujours été un moteur essentiel de sa vie, une véritable raison d'être. Il est gravement malade en ce moment, chacun est très inquiet dans son entourage, cependant il trouve encore au fond de lui cette énergie pour venir manifester. [...] En soirée je reçois un appel d'Anne-Marie, brésilienne d'adoption et membre d'un groupe de recherche auquel je collabore, qui veut me remettre un chèque de soutien pour les grévistes. Il ne se passe plus une journée sans que nous ne recevions des manifestations de soutien. Avant-hier, en un seul jour nous avons reçu 8 000 francs de personnes diverses. Les employés d'une entreprise dont j'ai oublié le nom, plutôt que de faire une journée de grève, ont préféré travailler et faire don de la rémunération de cette journée en le partageant entre un collectif de chômeurs et les grévistes de la gare du Nord⁵.

Se côtoient également les seconds rôles indispensables à l'action comme les CRS ou les médias, le rôle en arrière-plan des « Intellos » dans le débat public et celui omniprésent du gouvernement Juppé. Et puis, lors d'une altercation, c'est le sens général et collectif de l'action qui est posé : fait-on la grève pour les autres ? Qui sont ces autres ?

4- Christian VERRIER, *Poser le sac, Journal de grève, 1995*, s.l., Presses universitaires de Sainte-Gemme, 2006, p. 133, consultable (novembre 2012) à l'adresse : <http://www.barbier-rd.nom.fr/journal greve.html>.

5- *Ibid.*, p. 119, 186-187.

Il est également maintenant certain que le privé n'entrera pas dans l'action, ce qui aurait permis au mouvement de se recomposer. Ces agents disent en avoir assez d'être les locomotives d'une grève qui a toutes les chances de déboucher sur du vide, nous finirons par être seuls. Circulent au passage des arguments souvent utilisés par la FGAAC : pourquoi faire grève pour les « autres », qui ne cessent même pas le travail, pourquoi perdre encore de l'argent tandis que ces autres n'auront qu'à attendre que le bénéfice de la grève des roulants leur advienne sans qu'ils n'aient rien fait ? Le but de la grève n'était pas de faire tomber le gouvernement Juppé, d'ailleurs à quoi cela pourrait-il bien servir, on mettrait à sa place l'un de ses semblables et le tour serait joué, nous ne serions pas plus avancés. Un grand désenchantement face au monde politique se ravive, les relais politiques paraissent absents⁶.

Un ouvrage récent sur les conflits au travail propose d'opter pour « un autre regard sociologique et de saisir les conflits du travail comme des mobilisations collectives »⁷. C'est ce que l'ouvrage de Christian Verrier a proposé à travers son récit impliqué. Comme le livre de Maurizio Catini, *Tante Suzanne*⁸, qui dépeint une histoire sociale avec de multiples acteurs, en relatant uniquement l'histoire de vie de Suzanne Mazé, le journal permet ici de se rapprocher de l'analyse sociologique, sinon de la devancer : « Les conclusions de l'enquête invitent, tout d'abord, à réinvestir l'analyse sociologique des conflits du travail, en les considérant non comme des actes isolés qu'il s'agirait simplement de repérer et de comptabiliser, mais comme des processus de mobilisations collectives dont il convient de cerner les conditions d'apparition et de réalisation. » Et, un peu plus loin, les sociologues d'ajouter : « Il s'agit aussi de questionner plus précisément les formes d'engagements, le rôle des organisations, les rapports qui s'établissent entre les salariés non organisés, les adhérents, les élus et les responsables syndicaux, les pratiques de lutte ou encore les enjeux discursifs pour dire le collectif et les raisons de s'opposer.⁹ » Le journal, lorsqu'il parvient à dépeindre des acteurs multiples au prisme d'une singularité – celle de l'auteur –, permet au lecteur de s'approprier dans une forme plus accessible du discours ces liens parfois subtils et complexes qui unissent tous les protagonistes d'un mouvement.

6- *Ibid.*, p. 170-171.

7- Sophie BÉROUD, Jean-Michel DENIS, Guillaume DESAGE *et al.*, *La Lutte continue ? Les conflits du travail dans la France contemporaine*, Bellecombe-en-Bauges, Éd. du Croquant, 2008.

8- Maurizio CATANI, Suzanne MAZÉ, *Tante Suzanne, ou l'histoire de vie sociale d'une femme*, Paris, Librairie des Méridiens, 1982.

9- Sophie BÉROUD, Jean-Michel DENIS, Guillaume DESAGE, *et al.*, *La Lutte continue ?...*, *op. cit.*, p. 142-143.

La grève : une expression du travail

Faire grève pour défendre le principe des retraites peut paraître paradoxal car cela se résume à refuser de travailler un temps pour défendre l'idée du moment de la vie où l'on ne travaillera plus. Plus globalement, c'est poser la question même du travail et du non-travail. Le narrateur proclame même qu'il est « de toute façon et quoi qu'il arrive pour la grève éternelle », avant de conclure sur l'affirmation qu'il n'a « plus envie de travailler »¹⁰. Mais qu'est-ce que le travail ? Le travail universitaire en est-il un à ses yeux ? La recherche peut-elle être définie comme un loisir ? Quelle distinction entre temps contraint et temps de loisir ? Pour appréhender la réalité du travail, nous devons séparer, dissocier la fonction réelle du travail des valeurs qu'il porte culturellement¹¹ en référence à la pénibilité biblique du travail : Dieu a chassé l'homme du jardin d'Éden où il l'avait placé *ut operaretur eum*, « pour qu'il le travaillât »¹². La contrainte est-elle justement une définition du travail, dans ce cas, quelle place le plaisir peut-il occuper dans le travail ? La grève est contée effectivement comme le moment où chacun doit prendre le temps de repenser son travail dans une dynamique éthique, politique et personnelle, grâce aux rencontres et aux confrontations avec les autres (directeurs, collègues, syndicalistes) mais aussi dans une dimension sociale plus large : quel travail pour quelle société ? Pour reprendre la belle définition de Michelle Perrot, la grève, née au XIX^e siècle, constitue un « blanc » dans la ligne continue de la production¹³. Elle consiste en un arrêt collectif et concerté du travail, initié par des salariés en vue d'appuyer une revendication professionnelle. Elle est un moyen de pression économique mais elle est aussi un moyen d'expression qui sert d'assise « aux désirs et aux plaintes, aux représentations et aux fantasmes des groupes en lutte. [...] En ce sens, la grève est avant tout résistance et expression, l'expression du monde du travail »¹⁴. Christian Verrier ajoutera que cette expression est nettement plus vaste et qu'elle s'étend à bien d'autres domaines fraternels, symboliques, sexuels, etc¹⁵.

10- Christian VERRIER, *Poser le sac...*, *op. cit.*, p. 195.

11- Dominique MEDA, *Le Travail une valeur en voie de disparition ?*, Paris, Flammarion, nouvelle édition, 2010 (1995).

12- *Genèse*, II, 15.

13- Michelle PERROT, *Les Ouvriers en grève. France 1871-1890*, Paris, Mouton, 1973, p. 9.

14- Guy GROUX, Jean-Marie PERNOT, *La Grève*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008, p. 8-9.

15- Entretien des auteurs avec Ch. Verrier (5 août 2011).

Poser le sac : un analyseur du mouvement social ?

Chronologiquement, ce journal couvre le mouvement social de 1995 au-delà de ses dates historiques de début et de fin (24 novembre-18 décembre). Il traite du moment fondateur jusqu'au « règlement » de ce conflit. Ainsi, pour le comprendre, nous pouvons nous appuyer sur une grille de lecture permettant de mesurer son évolution dans une typologie organisationnelle¹⁶.

Cela introduit une définition extensive d'un mouvement social vivant en réseau, univers social parfois autarcique. Par exemple, le mouvement ouvrier des années 1950 peut s'identifier uniquement à des organisations du mouvement social, aux syndicats, aux grèves, etc. L'extension prend tout son sens lorsqu'on introduit notamment les partis politiques et les sites de sociabilité organisés par un réseau institutionnel dans lequel les mairies ou les associations jouent un grand rôle.

L'auteur nous donne à voir ce qui se joue dans l'espace public¹⁷, tel que proposé par Habermas, et dans la sphère privée de l'entreprise¹⁸. Il devient alors le témoin privilégié des événements et le producteur d'une histoire immédiate et militante auprès de ses collègues universitaires. Se pose, de fait, la question de la validité de son propos, la vérité ne se situe-t-elle pas entre la fiction et l'idéal du militant¹⁹ ? En effet, ce que Christian Verrier cherche à raconter au lecteur n'est pas l'événement brut mais l'événement construit par lui-même, ceci étant le propre de la construction historique.

Un mouvement social doit être pensé comme dans une trajectoire : de son émergence jusqu'à son « règlement », du moment fondateur jusqu'à son institution. Il est une entreprise collective visant à établir un nouvel ordre de vie²⁰ ou un agir-ensemble intentionnel dans une logique de revendication²¹. Ce journal nous donne quelques éléments de compréhension sur la structure

16- Hanspeter KRIESI, « Sviluppo organizzativo del nuovi movimenti sociali e constesto politico », *Revisita italiana di scienza politica*, vol. 23, n° 1 (1993), p. 67-117.

17- Jürgen HABERMAS, *De l'usage public des idées*, Paris, Fayard, 2005.

18- Nicolas FASSEUR, « Les discours de la commémoration et ses jalons monumentaux de l'entreprise : le cas de la SNCF », *Flux, Cahiers scientifiques internationaux Réseaux et territoires*, vol. 4, n° 82 (2010), p. 34-42 ; Philippe ARIÈS, Georges DUBY, *Histoire de la vie privée*, t. 5, Paris, Seuil, 1999 (1985).

19- Nicolas FASSEUR, Delphine LEROY, « Histoires de vie et émancipation : entre idéaux et fictions », colloque *La recherche biographique aujourd'hui : enjeux et perspectives*, université Lille III (18, 19, 20 mai 2011), actes à paraître.

20- Herbert BLUMER, « Collective Behaviour », in Alfred MCCLUNG LEE, *The New Outline of the Principles of Sociology*, New York, Barnes and Noble, 1946.

21- Erik NEVEU, *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, La Découverte, 2005 (1996).

des opportunités politiques et pose la question de son degré d'ouverture et surtout du degré de stabilité des alliances²² politiques, syndicales, etc. Nous retrouverons sans doute tous ces éléments, plus largement, en nous penchant sur l'histoire du mouvement social des cheminots, notamment dans la construction identitaire de la profession²³.

« Ruptures et rituels » ou la création d'un autre quotidien

Nous pouvons aussi considérer la grève à la fois comme une rupture et comme un moment transformateur à partir duquel de multiples situations individuelles insatisfaisantes se transforment en un seul mot d'ordre revendicatif, porté collectivement.

L'appel aux autres secteurs, l'ambition d'étendre le mouvement à toute la société relèvent bien de cette utopie. Le jeu médiatique n'est pas éludé, tantôt par l'invitation de certains journalistes sur les lieux de lutte ou encore par une critique très vive des relais (ou non) d'information nationale. Cette narration, à la fois impliquée et détaillée, impose une lecture qui ne l'est pas moins et renvoie chacun à ses propres souvenirs de grève.

En temps de grève, la relation au travail ne semble plus être contractualisée, le cheminot gréviste ne répond pas de la même façon, il n'est plus dans l'organisation hiérarchisée de la société (au sens d'agrégation d'individus) mais dans une autre relation à l'autre. Il semble se mouvoir dans ce que nous pourrions nommer la communauté. Elle se constitue en vue d'un certain bien commun, d'une utopie partagée et cela engendre de nouveaux rituels, vécus au quotidien lors d'une grève. Par exemple, le cheminot en grève apparaît dans la sphère presque privée de « l'antenne », un véritable lieu de vie à l'intérieur d'un des dépôts de la gare du Nord, devenue une sorte de chez soi où on assiste à la naissance d'un des rouages du mouvement social de 1995.

Toutefois l'arrachement au 1GL est vécu difficilement principalement par les grévistes assidus qui l'occupaient jour et nuit. C'était devenu une sorte de chez soi, un lieu de vie. Peut-être même, d'une certaine façon, s'y était-on attaché affectivement. Le détournement des activités habituelles du bâtiment par l'occupation gréviste lui donnait un caractère différent, la chaleur de notre groupe contrastait avec la froideur de cet univers peuplé d'écrans d'ordinateurs, de tableaux électroniques géants où trains et hommes n'existent plus que par leur représentation sous forme de points lumineux verts ou rouges. Dans notre bataille, ce poste était notre plus belle conquête, on

22- Sydney G. TARROW, *Democracy and Disorder: Protest and Politics in Italy 1965-1975*, Oxford, Clarendon Press, 1989.

23- Christian CHEVANDIER, *Cheminots en grève, ou la construction d'une identité (1848-2001)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2002.

avait fini par bien l'aimer. On déjeunait et dînait en lui, dans sa cuisine, on y présidait quotidiennement aux destinées de la grève, le faisant devenir géniteur d'avenir, on y dormait quand on ne pouvait faire autrement faute de moyen de locomotion. L'heure venue, la séparation est pénible, un peu comme lors d'une rupture amoureuse, et la dé-fusion provoque des sursauts de colère, on parle parfois de déchirer sa carte syndicale. L'émotion est forte, mais bien sûr tout cela passera²⁴.

À « l'antenne », une partie de la famille cheminote est rassemblée sous les traits du militant-gréviste. Ce journal nous raconte alors son quotidien ancré dans cette culture spécifique animée par des amitiés et par des conflits. Une routine presque irréaliste prend forme et un rythme s'impose dans la grève : la revue de presse, les blocages, les journaux télévisés, les assemblées générales. Car le moment de la grève est un moment historique en soi dans la communauté où elle prend corps. Elle sert à la fois de marqueur temporel afin de situer un événement (« avant », « pendant » et « après la grève de 95 ») mais elle devient aussi légende une fois le mouvement achevé.

Il semble donc important d'affirmer que le moment de la grève est un moment de travail en tant que tel, qu'il est à la fois très dense par les multiples activités qu'il suscite mais aussi très long par les souvenirs partagés qu'il génère au sein d'un groupe établi. De là, la tenue d'un journal de grève peut être contradictoire : d'un côté, il est marqueur temporel d'un moment historique ; de l'autre, il est narration d'un temps immémorial où sont mythifiées les origines d'acquis sociaux et où se sacralise leur ritualisation.

Le sujet dans le récit : la double inscription de Christian Verrier, une situation migratoire qui favorise l'écriture du journal

Au cœur du journal, un autre récit se dévoile, celui d'une migration sociale et d'une double appartenance culturelle. Le cheminot quitte le territoire du rail pour vagabonder dans les terres universitaires. Double culture qui favorise l'émergence d'une pratique de recherche : le journal tenu par un sujet impliqué, le cheminot. Cependant, telle qu'elle est dépeinte au fil des pages, cette identité sociale duelle peine à s'inscrire pleinement dans un sujet pacifié. À l'image des migrants qui sont perçus comme étrangers en France et français (donc étrangers) dans leur pays d'origine, Christian est sans cesse tiraillé dans cette lutte qui n'est pas qu'intérieure. Il lui faut choisir une attache, parfois même certains l'assignent à un choix. Ainsi lors d'une manifestation, un enseignant de l'université lui dira – sans volonté apparente d'être blessant

24- Christian VERRIER, *Poser le sac...*, *op. cit.*, p. 198.

– d'aller avec « les siens »²⁵. Qui est donc ce cheminot qui rejoignait les banderoles universitaires ? Est-il seulement certain lui-même d'appartenir au monde universitaire qui semble si édulcoré en matière de connaissance du social ?

Sans nous en douter, nous avons beaucoup appris depuis une semaine sur l'humain et le social, davantage peut-être que nous ne l'aurons fait pendant plusieurs années d'études en sciences humaines et sociales. Mieux encore, ce social nous le produisons. Cette thèse, je n'ai jamais très bien su pourquoi je voulais l'écrire, il s'agissait sans doute d'une revanche et du respect d'un certain passé, un enchaînement de circonstances tant rationnelles qu'irrationnelles m'a dépassé. Je le sais encore moins aujourd'hui, et devant le guichet de réinscription, tout cela me semble vain et dispensable²⁶.

Derrière ce choix ambivalent, qui ne se résume pas à une simple question de territoire social, se cachent des représentations et des positions sur la culture profane et la culture légitimée, sur l'égalité entre chacun des acteurs. L'éthique du chercheur est au cœur de ce questionnement et la suffisance affichée de certains d'entre eux pourrait légitimer le refus de dialogue des roulants.

Ainsi, la part cheminote de l'auteur demeure méfiante vis-à-vis du chercheur qui pourrait instrumentaliser ses propos et n'aurait qu'une connaissance bien théorique de la grève. Il serait plutôt favorable à une histoire orale, vécue, transmise dans et par l'action ; alors que la « partie chercheur » viserait à comprendre le mouvement et à étendre cette compréhension par des écrits réflexifs (ce journal). C'est une vraie distorsion, Lapassade parlerait de dissociation qui s'opère dans ce moment particulier²⁷. « De fait naissait une sorte de dichotomie, je me retrouvais tiraillé entre un besoin d'action sur le terrain et de travail intellectuel sur la grève.²⁸ » Une forme d'opposition entre vie réelle et écriture.

Poser cette distorsion ainsi, c'est oublier les considérations suivantes, que l'on doit à Philippe Lejeune.

Toute écriture est le produit d'une élaboration, même si celle-ci est rapide et invisible, mentale le plus souvent, orale parfois. Le diariste commence à écrire son journal en vivant, tout au long de la journée. Le diariste est un ruminant. Il vit comme une forme en attente de contenu. Il a ses schémas, ses moules de phrases, de paragraphes – et ses attentions, ses observations, mobilisées... Il a ses projets et ses scénarios... Certaines choses et pas d'autres sont aptes à féconder cet appareil. La gestation est souvent inconsciente (mais pas toujours) et aboutit à une délivrance apparemment rapide sur le papier. Écrire une entrée, c'est déposer ce qui s'est composé en vivant²⁹.

25- *Ibid.*, p. 163.

26- *Ibid.*, p. 95.

27- Georges LAPASSADE, *L'Entrée dans la vie*, Paris, Minuit, 1963.

28- Christian VERRIER, *Poser le sac...*, *op. cit.*, p. 12.

29- Philippe LEJEUNE, *Les Brouillons de soi*, Paris, Seuil, 1998, p. 318.

On pourrait donc supposer que ce journal est la trace, la marque d'une composition, d'une reconfiguration identitaire, hybride et unique du cheminot-chercheur en grève.

Écriture et lectorat

Si la grève c'est se faire entendre, obtenir un auditoire large pour une contestation précise, publier son journal de grève pourrait être un moyen de diffuser des idées, de les partager avec un grand nombre. Or, cet ouvrage précisément se situe dans une collection qui « publiera des journaux encore inédits. La vocation de cette collection n'est pas de faire de grands tirages mais de mettre à la disposition de lecteurs choisis des textes inaccessibles ». Cette indication portée à la fin de l'ouvrage peut laisser perplexe le lecteur « non choisi ».

L'une des deux auteurs de la présente contribution, Delphine Leroy, n'a pas été une lectrice choisie du journal. Ni son auteur, ni l'éditeur, ni la directrice de collection n'ont songé à lui faire rejoindre cette petite élite digne de parcourir ces pages. Un peu par hasard, au fil d'une discussion ayant pour objet la grève, sujet récurrent depuis cet automne, Nicolas Fasseur, lecteur choisi, lui a parlé du journal puis le lui a prêté. Cette lecture inattendue est à l'origine du présent article. Il n'y a probablement pas de lecteur choisi mais des lecteurs qui choisissent de lire ou non des textes et qui parfois s'en saisissent.

Si la grève est un espace social partagé, l'écriture pour des lecteurs élus privatise étrangement un moment collectif. C'est sur le statut des écrits biographiques et sur leur portée que nous souhaitons nous arrêter quelques instants à travers cet exemple. Déplacer « l'écriture comme exercice personnel fait par soi et pour soi³⁰ », publier ou rendre accessible un écrit de soi à un lectorat inconnu et insaisissable reconfigure le projet narratif du scripteur. Les usages possibles du texte dépassent l'auteur premier, dans une réappropriation continue et parfois transgressive du lecteur.

La transgression, par l'acte de lecture-écriture ou l'acte social de grève, s'inscrit dans des processus de réappropriation du sens et de la place de chacun qui bien évidemment n'ont pas la même portée (individuelle, collective ou sociale comme nous l'avons vu au cours de ce cheminement). Cependant ils peuvent conduire à des reconfigurations créatrices qui portent la dimension symbolique et mythique de l'individu dans le monde.

30- Michel FOUCAULT, *Dits et écrits*, t. 4, Paris, Gallimard, 1994, « L'écriture de soi », texte n° 329 (1983), p. 415-430, cit. p. 421.

Vers un métissage doux et complexe, entretien avec Christian Verrier.

L'un des points forts de la présentation de cette contribution à la journée d'étude fut sans conteste la présence de l'auteur du journal au débat qui a suivi. Nous souhaitions restituer une partie de ce moment et peut-être le prolonger. Au cours d'une entrevue, début août 2011, au bord du canal de l'Ourcq, nous avons pu débattre longuement avec l'auteur de *Poser le sac. Journal de grève, 1995*. Notre entretien fut amical, plutôt sous la forme d'une discussion ininterrompue, facilitée par le fait que nous nous connaissons depuis quelques années les uns et les autres, de manière différente, mais toujours par l'intermédiaire de l'université Paris 8. Nous avons, d'une part, demandé à Christian Verrier un retour critique sur l'article qui précède. D'autre part, ont été abordées des questions demeurées en suspens, sur les conditions d'écriture de l'ouvrage et sur la question qu'il soulève de la relation entre travail, grève et mouvement social.

« Je ne suis pas diariste, je ne l'ai jamais été. Ce journal est une exception. »

NF/DL : Catherine Bogaert et Philippe Lejeune posent, en s'appuyant sur une étude de Bernard Lahire, qu'il y aurait un profil social particulier du diariste car il serait « plus fréquent chez ceux qui ont fait des études, ou qui habitent dans les villes »³¹. Le sociologue, dans une enquête auprès de personnes « à faible capital culturel » avait été frappé par leur incompréhension devant la pratique du journal, perçue comme hypocrite : « quand on a quelque chose à dire aux autres, on le fait directement ! Écrire seul dans son coin des choses que personne ne lira jamais, cela peut paraître anormal... »

Ta pratique est-elle contemporaine de ta reprise d'études et donc de ce que nous avons appelé ta migration sociale ou alors, bien au contraire, cet usage t'a-t-il accompagné depuis fort longtemps ? Quels regards tes compagnons de rail portaient-ils sur cet usage de l'écrit et était-ce un objet de discussion ou de débat ?

Ch.V : Il n'était pas question pour moi de leur dire quoi que ce soit, du reste je n'ai jamais écrit en leur présence, ni même seulement évoqué le sujet. Nous n'en avons donc jamais parlé pendant que je le réalisais et lorsque le journal a été publié je ne travaillais déjà plus à la SNCF. Je ne suis pas diariste, je ne l'ai jamais été. Ce journal est une exception. Hormis un journal de recherche, je n'avais jamais eu aucune pratique du journal, encore moins intime. Je n'en ai

31- Philippe LEJEUNE, Catherine BOGAERT, *Le Journal intime, histoire et anthologie*, Paris, Textuel, 2006.

pas eu par la suite, non plus. Je ne crois pas avoir le talent pour une écriture intime, certains l'ont, moi pas. Ce journal est d'ailleurs un journal de grève et non un récit intime. C'est indéniablement mon inscription en sciences humaines qui a provoqué la décision de cette écriture. J'étais à l'époque en recherche, en thèse, et je voulais avant tout être exact dans l'exposition des faits, je souhaitais produire un document qui rendrait compte, à sa façon, d'une situation comme auraient pu en rendre compte différentes disciplines des sciences humaines : ethnographie, histoires de vie, etc.

Ce n'est pas pour le mettre à égalité, mais c'est pour dire que la démarche existait antérieurement, non seulement elle existait antérieurement, mais elle avait aussi ses lettres de noblesse et une reconnaissance méthodologique. Si je devais ranger ce journal – en même temps je ne suis pas convaincu que l'on peut trancher facilement et compartimenter ainsi – j'aurais tendance à le ranger dans la catégorie « journal ethnographique ».

Si on extrapole, chaque forme particulière de journal, ethnographique, intime, de recherche – on pourrait certainement inventer d'autres distinctions – ne serait peut-être pas susceptible de rendre compte avec la même force et la même pertinence des mêmes objets. Mais même dans *L'Afrique fantôme*³², par exemple, il n'y a pas que de l'objectivité ethnographique, il y a évidemment de l'ethnographie, mais aussi bien autre chose.

Ce que j'ai dit précédemment n'est pas tout à fait exact, à une autre reprise j'ai écrit un journal, pendant quelques mois en 1999, lorsque justement j'ai débuté dans ma nouvelle activité d'enseignant à l'université. J'étais dérouté par ce nouveau monde, les relations en situation pédagogique et la situation pédagogique elle-même me questionnaient profondément.

« Ce n'est pas une publication ordinaire, je n'ai par exemple jamais vendu un seul exemplaire de *Poser le sac*, c'était à chaque fois un cadeau, je le voyais comme une invitation à la grève. »

NF/DL : Reprenant l'une des questions posées par Philippe Lejeune lors de la journée d'étude, pourrais-tu nous expliquer de quelle manière, matériellement, tu as réalisé *Poser le sac* ?

Ch.V : Je n'ai pas écrit ce journal sur le papier ou sur un carnet. Dans l'action je n'aurais pas pu prendre le temps de le faire. De plus, avoir un carnet aurait révélé mon projet de journal à mes collègues, ce dont je ne voulais absolument pas. Je ne crois pas avoir souhaité en parler à quiconque du milieu cheminot.

32- Michel LEIRIS, *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, 1934.

C'est donc en rentrant chez moi et en m'isolant, allongé sur mon lit ou mon canapé que je me remémorais à voix haute devant le magnétophone les faits marquants de la journée. Juste à la fin du conflit, j'ai repris les bandes, en les écoutant j'écrivais, non pas mot pour mot ce qui était enregistré, mais à partir de la trame de l'oral, je réorganisais à la fois syntaxiquement le discours et aussi sa nature en y ajoutant parfois d'autres souvenirs que l'écoute faisait ressurgir. Il a fallu aussi avoir recours à d'autres sources, je me souviens avoir recherché dans les journaux des faits que j'avais évoqués, sans précision de date ni de chronologie. Le décryptage des bandes et l'écriture ont été réalisés simultanément. Ce travail initial a été produit dans l'urgence, je m'y suis consacré à plein temps pendant une semaine. Une sorte d'émulation me guidait : celle d'achever cette écriture avant les autres. Car deux autres observateurs-protagonistes du moment (un journaliste de presse écrite et une réalisatrice de cinéma) devaient ajouter leurs points de vue complétant ainsi le mien. Hélas, ce projet collectif ne fut pas mené à terme. J'évoque d'ailleurs ce projet de récit à trois « voix » dans le journal.

Puis le journal fut rangé sur une étagère et les grèves de 2003 vinrent réanimer le projet de publication. Ce n'est que longtemps après – dix ans après les faits – que j'ai entrepris le travail de réécriture qui aboutira à une publication.

Enfin il y a une visée militante évidente. Ce n'est pas une publication ordinaire, je n'ai par exemple jamais vendu un seul exemplaire de *Poser le sac*, c'était à chaque fois un cadeau, je le voyais comme une invitation à la grève. En général, je transportais trois exemplaires qui constituaient un « lot » à offrir par ricochet. Je donnais l'un d'eux à une personne de mon choix et elle-même – dépositaire temporaire des deux autres exemplaires – devait en offrir un à une autre personne (cette dernière avait ensuite charge de poursuivre la chaîne de lecture offerte jusqu'au troisième exemplaire). Pour répondre par la même occasion à la remarque des « lecteurs choisis » dont vous parliez, ce texte n'était pas de moi, je n'en ai pris connaissance qu'après la publication, je crois qu'il accompagnait toute la collection. Lorsque je l'ai vu il était trop tard pour tout refaire.

« Ce n'est pas un recueil analysant une grève mais bien l'exposition d'une expérimentation. »

NF/DL : Ce journal se distingue par l'absence – ou presque – de faits biographiques personnels comme, par exemple, des allusions à ta vie familiale alors que nous sommes malgré tout dans une écriture impliquée.

Ch.V : C'est vrai, il y a deux raisons principales à ce choix fort. La première est que je voulais, à tout prix, éviter de froisser ou de gêner qui que ce soit. Évincer les intimes du récit, c'était ainsi les protéger et moi aussi par la même occasion. J'ai d'ailleurs changé les noms de plusieurs protagonistes et passé sous silence ou transformé légèrement un certain nombre de faits qui pouvaient déranger les collègues. Par exemple, tout ce qui concernait les non-grévistes. Après le mouvement nous avons repris des relations cordiales de travail, et il ne me semblait pas intéressant de les provoquer inutilement.

La deuxième raison tient à la nature du journal lui-même. Il souhaite s'inscrire, comme je l'ai déjà dit, dans une lignée proche de l'ethnographie, redécouvrant les sujets-acteurs comme dans les histoires de vie collectives. Il n'est en aucun cas un journal intime, personnel. *A contrario*, il n'y a dans mon écriture aucune volonté d'imposer au lecteur une grille d'analyse préexistante. Ce n'est pas un recueil analysant une grève mais bien l'exposition d'une expérimentation.

De mon point de vue, il y a une compréhension presque instinctive des situations par les personnes. Le sens est à construire d'après ce récit expérimentiel, de manière intuitive, par chacun. Il n'y a pas d'*a priori* théorique en amont de la narration. C'est après que certains vont prendre une grille de lecture qui sera sociologique, qui sera psychologique pour d'autres et ainsi de suite. Chacun va s'arranger pour que sa lecture entre ensuite dans le cadre choisi. Mais ce n'est pas la grille qui nous aide à penser. À mon avis, en général, le penser est en amont de toute grille, qui au contraire, comme son nom l'indique, vient limiter le penser.

Même lorsqu'on prend de grands concepts en psychologie ou en sociologie expérimentale, c'est toujours très intéressant de connaître la vie intime de leurs auteurs, y compris sexuelle, amoureuse, financière, etc., car leur production conceptuelle est généralement complètement reliée à leur vie. Il n'y a pas d'objectivité extérieure, c'est du bluff, il n'y a que du vécu qu'on habille ensuite d'une autre façon. Les concepts sont riches, ils sont un appui à la pensée, mais c'est notre inscription dans le monde qui nous le fait comprendre avant tout.

« Derrière l'écriture des différents mémoires, se construisait lentement l'accès au songe premier : mes nom et prénom sur la couverture d'un livre. »

NF/DL : Y a-t-il eu un désir ou un besoin de t'écarter d'une certaine contrainte académique en réalisant cet ouvrage puisqu'à l'époque tu devais écrire ta thèse ? Une tentative d'aller vers ce que tu appelles « la ligne intermédiaire entre le trop orthodoxe stérilisant et l'original gratuit et simplement ludique » ?

Ch.V : Je ne sais jamais à l'avance ni comment ni ce qui va émerger de mon écriture. Elle me forme dans le même mouvement qu'elle se forme et cette expérience à chaque fois nouvelle et inattendue fait partie du plaisir que j'éprouve à cette activité. C'est une posture, un choix d'écriture, car j'ai depuis longtemps maintenant acquis des techniques qui me permettraient, tout en répondant scrupuleusement aux attentes universitaires, de bâtir une trame et un style confortable, qui serait le mien. Mais c'est plutôt la surprise, le surgissement de ce qui n'a pas encore de forme et se construit au fur et à mesure que je le produis. Il est indéniable que l'écriture me forme, que je suis formé par mon écriture. En cela je me rapproche bien de Georges Lapassade, qui récrivait constamment ses textes. Il était très rare qu'il soit satisfait de la première version d'un essai ou d'un texte, ce qui pouvait être très ennuyeux pour les délais. « Il me faut, à chaque fois, construire l'identité du texte en train de se faire. Elle n'est jamais donnée d'emblée. Il n'y a pour moi presque jamais une idée claire au départ qu'il suffirait ensuite de développer. L'idée organisatrice émerge en cours d'écriture... Je me construis en produisant mon texte et c'est à chaque fois une nouvelle expérience³³. » C'est un peu ce qui se produit pour moi, à chaque nouveau projet d'écriture je tente de réinventer une méthode. Parfois en accumulant des notes, puis en les éliminant au fil de l'écriture, d'autres fois sans notes préalables. Il n'y a pas de règles, pas de technique posée en amont et je n'ai souvent pas d'image préalable de la forme du texte à venir. Ce qui est certain est que l'écriture est un élément primordial pour moi. Le motif de mon inscription à l'université est l'assouvissement d'un rêve d'écriture. Les études me donnaient l'occasion d'écrire chaque année un mémoire. Cette contrainte aux yeux des autres représentait pour moi l'objet de ma présence dans l'institution. Derrière l'écriture des différents mémoires, se construisait lentement l'accès au songe premier : mes nom et prénom sur la couverture d'un livre. Je savais qu'en gravissant lentement les différentes étapes des différents mémoires, alors, très probablement, je pourrais accéder à la publication d'un de mes textes.

Paradoxalement, j'ai refusé le premier projet de publication. Il n'était pas question de publier à tout prix. C'était une proposition assez prestigieuse pour le tout jeune chercheur que j'étais : la co-écriture d'un *Que sais-je ?* sur mon objet de recherche de l'époque. Mon rêve égocentrique et narcissique (qualificatifs pouvant être éventuellement des défauts) n'admettait pas de partage : je voulais être le seul et unique auteur indiqué sur la couverture.

33- Georges LAPASSADE, « Peut-on apprendre à écrire ? », *Pratique de formation – Analyses*, n°44 (octobre 2002), p. 31-37.

« Je ne suis pas d'accord avec l'idée que la grève est la simple expression du monde du travail [...] la grève va au-delà, elle englobe tout, exprime tout, le désir de visibilité, le désir érotique voire le rejet familial, etc. »

NF/DL : Le titre *Poser le sac. Journal de grève. 1995*, n'est pas le titre original, pour quelle raison ?

Ch.V. : Il a été changé lorsque le film de Barbara Spitzer est sorti, j'ai dû alors en trouver un autre. *La Grève éternelle* : je trouvais ce titre bien mieux que l'actuel. Cela renvoie au livre du gendre de Karl Marx, *Le Droit à la paresse*, en quelque sorte c'était une provocation aux syndicalistes marxistes présents à ce moment-là. Je ne suis pas d'accord avec l'idée que la grève est la simple expression du monde du travail, à mon sens c'est trop limitatif. En effet, la grève va au-delà, elle englobe tout, exprime tout, le désir de visibilité, le désir érotique voire le rejet familial, etc. À ce sujet, il y avait beaucoup de collègues qui ne voulaient plus rentrer chez eux, ils voulaient rester dans le poste d'aiguillage, cela veut bien dire quelque chose ! La grève exprime aussi le rapport au temps, elle fait exploser les cadres du travail même si le travail est inclus dedans.

« ... Il y avait une nette envie de tout renverser, de tout changer, de vivre autre chose. La grève est un moment de libération absolument fantastique [...] »

NF/DL : En observant les tracts d'organisations syndicales telles que SUD ou la CGT depuis 1995, il apparaît que les préoccupations, les revendications se situent globalement autour de la question des retraites. Selon toi, les grèves sont-elles essentiellement dues à cette question ?

Ch.V. : Non, je ne le pense pas. Dans les grèves importantes, pour les personnes impliquées dans le mouvement, il y avait une nette envie de tout renverser, de tout changer, de vivre autre chose. La grève est un moment de libération absolument fantastique qui rompt l'aliénation du travail et au travail. Cela ne se décline jamais en tant que tel, évidemment, cela n'est jamais dit. C'est l'une des raisons pour lesquelles certaines grèves ont duré : le plaisir de la désaliénation. Il est éphémère, certes, mais très fort. Il y avait de la jouissance intellectuelle voire même physique. Les personnes n'avaient plus la même prestance, la même consistance.

On pourrait même considérer la grève comme une soupape de sécurité et certains hommes politiques l'ont bien compris, il vaut mieux qu'il y ait des grèves sporadiques plutôt que quelque chose de larvé, dangereux car pouvant exploser à tout moment comme cela s'est passé en Tunisie, en Égypte.

Aujourd'hui, en France, les politiques se réjouissent qu'il n'y ait plus de grèves mais c'est une erreur, voire une imprudence. À leur place, je me méfierais... Cependant, il n'y a pas eu beaucoup de grands mouvements sociaux depuis 1968 et la virulence des conflits dans leur forme traditionnelle est en voie d'affaiblissement. Différentes études démontrent qu'il y a de moins en moins de jours de grève en France et peu de phénomènes de « pointe » où le pays serait entièrement bloqué. On peut compter : 1968, 1986 et 1995, cela fait seize ans qu'il n'y a pas eu un grand mouvement social. Quelqu'un né en 1996 en France n'a jamais vu son pays complètement paralysé par un mouvement. La représentation du monde social pour un jeune de vingt ans est totalement différente de la nôtre. Les générations qui nous ont précédés ont connu 1936 et 1968, deux grands moments du mouvement social. Même si je n'ai jamais été un militant syndical, j'appartiens probablement à la dernière génération où il y avait encore un assez important vécu militant, avec des références culturelles à des luttes sociales fortes, qui avait été victorieuses – et si on regarde bien, la gauche est revenue au pouvoir un an et demi après la grève de 1995. Y aurait-il un lien ? Les formes évoluent, nous le voyons bien en Tunisie, en Égypte et, plus généralement, en Méditerranée. Sans oublier l'Islande, si rarement évoquée par les médias et pourtant, à force de manifestations, de soulèvement populaire, leur dette souveraine a été en partie annulée ou remaniée. L'Islande n'est pourtant pas particulièrement un foyer marxiste !

NF/DL : N'est-ce pas contradictoire d'occuper un lieu de travail pour contester l'aliénation au travail ?

Ch.V : Si les lieux n'avaient pas été occupés, les trains auraient recommencé à rouler, c'était donc une obligation pour neutraliser le trafic. En même temps, le lieu était complètement vidé de sa fonction, un poste d'aiguillage est fait pour aiguiller mais là, aucun aiguilleur n'était présent. Pourtant des gens étaient là, préparaient des repas, faisaient les courses, ramenaient les copains, les copines, dormaient sur place dans des sacs de couchage. Il y avait du monde et notamment les médias, c'était un détournement complet du lieu et c'est pour cela que j'y allais car ce poste d'aiguillage devenait l'épicentre du mouvement, là où il fallait être pour être dans le mouvement.

« On comprend facilement les revendications des grévistes mais on entend très peu ceux qui ne font pas grève. »

NF/DL : Tu as réagi au débat concernant le sujet producteur d'Histoire ou produit de l'Histoire, peux-tu préciser ta pensée ?

Ch.V : C'est une vaste question très difficile à trancher. Néanmoins, par rapport au journal, ce qui est intéressant est cette idée de sujet. En effet, le journal raconte une histoire, pas une Histoire dans le sens historien, au sens épistémologique de l'Histoire, mais une histoire ayant un début et une fin, une action qui débute tel jour et qui s'achève tel autre. Dans cette histoire, il y a des sujets que j'ai décrits : Pierre, Paul, etc., que l'on voit passer au fil de la narration et le lecteur peut bien percevoir mes préférences. Donc, je construis et je produis des sujets. Dans la réalité, nombre de personnes aussi intéressantes existaient mais je ne les ai pas choisies comme personnages de mon récit. En particulier, les non-grévistes qui ont donné lieu à une discussion avec les cinéastes. Je disais à ces derniers : « il ne faut pas être ici mais plutôt avec les non-grévistes, cela n'a aucun intérêt de filmer ici, il faut filmer ceux qui ne font pas grève. Là-bas, il y a de l'intérêt. On comprend facilement les revendications des grévistes mais on entend très peu ceux qui ne font pas grève. »

La scène sociale telle qu'elle est présentée montre bien une production de sujets-idéaux à différents degrés, même chez les adversaires de la grève, même chez les membres de la direction. Sur le terrain, ils étaient tellement caricaturaux, presque à l'image de l'idéal-type de Weber, mais ils se conduisaient réellement ainsi !

« Je leur servais leur idéal rêvé sur un plateau et mes protestations n'y faisaient rien. »

NF/DL : Nous avons évoqué le concept lapassadien de dissociation pour rendre compte du phénomène simultané et entier de ta double appartenance sociale. Tu sembles lui préférer une autre terminologie comme mouvement migratoire ou métissage.

Ch.V : Le concept de dissociation me dérange car il m'évoque une coupure, une scission, un clivage, quelque chose de brutal, de douloureux, et cela occulte selon moi ce qui pouvait être un avantage, un objet d'attraction dans ce double jeu. Cela me rendait atypique et l'atypie est remarquable, au sens où on la remarque, elle est visible, pour moi elle n'était pas douloureuse ni invalidante, elle était une force. Cette prétendue dissociation m'a d'ailleurs permis d'obtenir un poste à la fac. Je devenais le symbole d'un ancien mythe vincennois, c'est-à-dire l'ouvrier qui devient intellectuel, professeur d'université (alors que je n'ai jamais été ouvrier ; les conducteurs sont plutôt devenus des sortes de cols blancs, au moins des techniciens, mais la représentation ancienne du cheminot le lie au monde ouvrier). Je leur servais leur idéal rêvé sur un plateau et mes protestations n'y faisaient rien. Si dissociation sociale il

y a eu, ça a été un avantage et qu'est-ce que c'était bien ! Mais circuler d'un espace à un autre, d'un métier à un autre, ça n'est pas être dissocié, c'est rechercher l'unification de ce que l'on est, c'est de l'unification en devenir, pas de la dissociation. Ce récit peut effectivement se lire comme un carnet de voyage, le passage entre deux univers. Une migration, un métissage social. On ne se dissocie pas, l'étymologie ne convient pas, on se métisse plutôt, en douceur, on se complexifie tout en renforçant intégration et unification.

Au fil de la conversation, le ciel s'était obscurci, déjà nous nous étions réfugiés sur une terrasse aux parasols protecteurs. Mais rien n'y faisait, de grosses gouttes maculaient la table, les papiers, l'enregistreur. Il fallait rompre, interrompre ce moment avant le déluge imminent. Des questions demeuraient en suspens, pistes à de futurs débats. Dans l'après-coup une impression de dévoilement semble flotter sur cet entretien. Un dévoilement non pas biographique, personnel mais une intimité autre, nichée dans l'engagement. Une intimité paradoxale du social ?

Bibliographie

- ARIÈS Philippe, DUBY Georges, *Histoire de la vie privée*, t. 5, Paris, Seuil, 1999 (1985).
- BÉROUD Sophie, DENIS Jean-Michel, DESAGE Guillaume, *et al.*, *La Lutte continue ? Les conflits du travail dans la France contemporaine*, Bellecomben-Bauges, Éd. du Croquant, 2008.
- BERTHO Alain, « La grève dans tous ses états », *Multitudes Web*, janvier 1996, consultable en ligne (novembre 2012) à l'adresse : <http://multitudes.sami-zdat.net/La-greve-dans-tous-ses-etats>
- BLUMER Herbert, « Collective Behaviour » in Alfred McCLUNG LEE, *The New Outline of the principles of sociology*, New York, Barnes and Noble, 1946.
- BOUMARD Patrick, LAPASSADE Georges, LOBROT Michel, *Le Mythe de l'identité. Apologie de la dissociation*, Paris, Economica, 2006.
- CATANI Maurizio, MAZÉ Suzanne, *Tante Suzanne, ou l'histoire de vie sociale d'une femme*, Paris, Librairie des Méridiens, 1982.
- CHEVANDIER Christian, *Cheminots en grève, ou la construction d'une identité (1848-2001)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2002.
- DELORY-MOMBERGER Christine, *Histoire de vie et recherche biographique en éducation*, Paris, Anthropos, 2005.
- FABRE Daniel (dir.), *Écritures ordinaires*, Paris, POL, 1993.

- FASSEUR Nicolas, « Les discours de la commémoration et ses jalons monumentaux de l'entreprise : le cas de la SNCF », *Flux, Cahiers scientifiques internationaux Réseaux et territoires*, vol. 4, n° 82 (2010), p. 34-42.
- , LEROY Delphine, « Histoires de vie et émancipation : entre idéaux et fictions », colloque *La recherche biographique aujourd'hui : Enjeux et perspectives*, université Lille 3 (18, 19, 20 mai 2011), actes à paraître.
- FOUCAULT Michel, *Dits et Écrits*, t. 4, Paris, Gallimard, 1994, « L'écriture de soi », texte n° 329 (1983), p. 415-430.
- GROUX Guy, PERNOT Jean-Marie, *La Grève*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.
- GUSDORF Georges, *Lignes de vie 1, les écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1990.
- *Lignes de vie 2, Auto-bio-graphie*, Paris, Odile Jacob, 1990.
- HABERMAS Jürgen, *De l'usage public des idées*, Paris, Fayard, 2005.
- HESS Rémi, *La Pratique du journal. Écrire au quotidien*, Paris, Anthropos, 1998.
- KRIESI Hanspeter, « Sviluppo organizzativo del nuovi movimenti sociali e constesto politico », *Revisita italiana di scianza politica*, vol. 23, n° 1 (1993), p. 67-117.
- LAPASSADE Georges, *L'Entrée dans la vie, essai sur l'inachèvement de l'homme*, Paris, Minuit, 1963.
- « Peut-on apprendre à écrire ? », *Pratique de formation – Analyses*, n° 44 (octobre 2002), p. 31-37.
- LE GRAND Jean-Louis, « Définir les histoires de vie. Sus et insus définitionnels », *Revue internationale de psychosociologie*, vol. 6, n° 14 (2000), p. 29-46.
- « Éthique, Étiquettes et Réciprocité dans les histoires de vie » in Jacqueline FELDMAN, Ruth CANTER KOHN (dir.), *L'Éthique dans la pratique des Sciences humaines. Dilemmes*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 223-247.
- LEIRIS Michel, *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, 1934.
- LEJEUNE Philippe, *Les Brouillons de soi*, Paris, Seuil, 1998.
- , BOGAERT Catherine, *Le Journal intime, histoire et anthologie*, Paris, Textuel, 2006.
- LOUREAU René, *Le Journal de recherche. Matériaux d'une théorie de l'implication*, Paris, Méridiens Klincksiek, 1988.
- MEDA Dominique, *Le Travail : une valeur en voie de disparition ?*, Paris, Flammarion, nouvelle édition, 2010 (1995).
- NEVEU Erik, *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, La Découverte, 2005 (1996).

- PERROT Michelle, *Les Ouvriers en grève. France 1871-1890*, Paris, Mouton, 1973.
- PINEAU Gaston, LE GRAND Jean-Louis, *Les Histoires de vie*, Paris, PUF, 1993.
- RIBEILL Georges, LEMOINE Maurice, MALAN Anna, *Les Cheminots, que reste-t-il de la grande famille ?*, Paris, Syros, 1993.
- ROUSSO Henry, « La guerre d'Algérie dans la mémoire des français », conférence devant l'Université de tous les savoirs, Paris, 21 avril 2002.
- TARROW Sydney G., *Democracy and Disorder: Protest and Politics in Italy 1965-1975*, Oxford, Clarendon Press, 1989.
- VERRIER Christian, « Normes et déviances grévistes chez les conducteurs de trains », *Le Journal des chercheurs de René Barbier*, 29 avril 2005, consultable (novembre 2012) à l'adresse : http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/article.php3?id_article=405.
- *Poser le sac, Journal de grève, 1995*, s.l., Presses universitaires de Sainte-Gemme, 2006, consultable (novembre 2012) à l'adresse : <http://www.barbier-rd.nom.fr/journal greve.html>
- *Journal d'apprentissage (à la profession d'enseignant-chercheur) décembre 1998-juillet 1999*, 2009, téléchargeable en pdf (novembre 2012) à l'adresse : <http://www.barbier-rd.nom.fr/JournaldapprentissageMCF.C.Verrier.pdf>.
- *Jacques Ardoino, Pédagogue au Fil Du Temps*, Paris, Téraèdre, 2010.
- *Marcher, une expérience de soi dans le monde. Essai sur la marche écoformatrice*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- VIOLLET Catherine, LEMONNIER-DELPY Marie-Françoise, « Les écritures autobiographiques aujourd'hui » in Françoise SIMONET-TENANT (dir.), *Le Propre de l'écriture de soi*, Paris, Téraèdre, 2007, p. 31-42.
- « Écriture et formation », *Revue Pratiques de formation- Analyses*, n° 44 (octobre 2002).